

# TROISIEME RENCONTRE INTERNATIONALE DE L'EPFCL

PARIS 9,10,11 DÉCEMBRE 2011 - Cité des Sciences et de l'Industrie

## L'ANALYSE, SES SUITES, SES FINS

### LES PRELUDES N° 1

Comme vous le savez déjà, d'ici la TROISIEME RENCONTRE INTERNATIONALE de Décembre à Paris, une suite, des vagues de Préludes vont vous être proposées, mensuellement, sur nos listes. Nos amis étrangers recevront les mêmes envois dans leur langue, nous remercions d'ores et déjà ceux et celles qui se chargeront des traductions.

Il est prévu que chaque envoi se fasse de manière groupée dans chaque langue.

Permettez moi d'insister au nom du CAOÉ sur l'importance de ces Préludes que nous avons souhaités nombreux, diversifiés, écrits par des collègues parfois moins connus mais dont le sérieux dans le travail pour l'Ecole Internationale est certain. L'ensemble des Préludes sera d'ailleurs regroupé dans un petit document qui sera remis lors du retrait du dossier d'inscription aux Journées.

Pour ce premier envoi, vous allez lire ci-dessous la première série de Préludes, à laquelle s'ajoutent l'argument, la fiche d'inscription et l'appel à communication. Nadine Naïtali, Roser Casalprim, Michel Bousseyrroux et Sandra Berta ont bien voulu écrire chacun un petit texte que vous lirez avec intérêt.

Je profite de ce mail pour vous indiquer que courant juillet vous allez recevoir le Premier Numéro du « MAG de la rencontre » qui comportera quelques textes, des informations venues des Pôles qui témoigneront de l'intérêt suscité par ces Journées dans les Régions, des Propositions, accompagnées d'une « note poétique ».

Je vous souhaite, au nom du CAOÉ une bonne lecture.

Pour le CAOÉ,  
Albert Nguyễn.

### DE L'ETOURDIT-SENS A L'INEDIT

Nadine Naïtali

Dès les premières lignes de l'article « Analyse avec fin et analyse sans fin », Freud repère que l'expérience analytique est « un travail de longue haleine ». En s'interrogeant sur la fin de l'analyse il nous laisse, comme on le sait, sur une butée qui concerne la question sexuelle : l'envie du pénis pour les femmes et la rébellion contre la position passive de l'homme. Les dernières élaborations de Lacan, elles, nous conduisent vers une autre butée, ouverte, réellement incalculable par le sujet, car elle concerne *lalangue*.

L'inconscient ne véhicule pas que du sens, il manifeste aussi ce qui n'appartient pas au registre symbolique. Cet inconscient s'éprouve dans l'expérience analytique, avec comme unique preuve l'affect puisque nous ne sommes pas dans la logique du signifiant interprétable. Dans l'inconscient réel, on y est, et d'y être « on le sait, soi [\[1\]](#) », mais pas le sujet. Le sujet n'en sait donc rien. Mais « il suffit que s'y fasse

attention pour qu'on en sorte [2] », le sujet venant reprendre alors le rassurant défilé du sens. L'Ecole avec la passe, cœur de son existence, tente pourtant de rendre compte des manifestations de l'inconscient réel, malgré son impossible transmission.

Une question se pose donc, s'il n'y a pas « d'amitié » possible entre l'inconscient langage et l'inconscient réel : comment à partir de la parole, de l'association libre, du sens quelque chose s'expérimente de l'inconscient réel ? Comment ce savoir-y être, insu radicalement par le sujet peut-il avoir des conséquences sur le symptôme, la jouissance, la vie ?

Le sujet tente, à partir de ces tours de déchiffrement, de repartir, voir, entendre, trouver, dans une folle course tentante, sa vérité. Et si il y en avait une, une toute, possible à attraper - le sujet cherchant parfois à donner désespérément une explication à ce qui grince, insiste, fait symptôme. Nous avons affaire ici à l'autre satisfaction. Lacan la définit comme bavardage du sens, du côté de la jouissance du bla bla, en référence à la fonction phallique qui masque le réel de la structure, et aussi ce réel qui n'a pas été pris dans le langage.

Les tours dits sur le divan conduisent pourtant l'analysant à rencontrer un mur, une butée, qui semble infranchissable. C'est avec la jouissance que l'analysant a rendez-vous. Il va se confronter à ce qui lui avait servi jusqu'alors de bouchon : le fantasme, et sa jouissance qui marque intimement le corps de la trace de la division, d'un reste. Repérée, cette jouissance singulière qui fait horreur, qui parasite les actes, et s'infiltrer dans les dire, étourdit le sujet. Cette jouissance, ce bout de réel entrevue, entredit, peut créer dans l'après-coup un soulagement mais n'arrête pas forcément l'association. Il s'agit bien d'une rencontre avec un impossible, celui du réel de la structure mais du côté symbolique. Elle concerne donc toujours le sens, la vérité menteuse.

Cette vérité, même si elle est menteuse, le passant se risque à la témoigner au mieux dans la passe. Elle a toute son importance car elle sert « à faire la place où se dénonce » le savoir, en tant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ce savoir, écrit Lacan, il faut donc l'inventer car il a à voir avec le réel qui n'est pas supposé. La vérité, du côté du sujet « tripote », dira Lacan, avec l'inconscient sans sujet. Si le savoir « c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose », précise Lacan dans *Encore*, cela suppose qu'il existe une proximité entre le signifiant articulé au symbolique et la motorialité du signifiant, du réel, hors sens, où le sujet ne peut pas se reconnaître. Je reprends ici ce que dit Lacan du réel dans *Le Sinthome*, c'est ce « trognon, autour duquel la pensée brode mais son stigmatisme c'est de ne se relier à rien. »

En effet, l'équilibre du sujet, si on peut dire, ordonné par le fantasme, va basculer dans la cure. Quelque chose se précipite et surprend le sujet lors du surgissement imprévu d'un signifiant hors sens, hors chaîne que l'analysant s'entend prononcer, qui s'impose. L'étourdit-sens qui a enivré le sujet, l'a fait associé rencontre soudain un hors sens indéchiffrable, ininterprétable... autre moment étourdissant du côté de l'excès de *lalangue*. ... non articulable.

Y aurait-il dans la cure deux moments d'étourdissement, « l'étourdit se ment » du sujet qui entrevoit le mirage de la vérité, et celui imprévisible lié à un surgissement inédit ? Serait-ce en cet espace subtil que de l'analyste il y en a et que l'analyse trouve son terme, que s'arrête enfin la quête de la vérité ?

Et la preuve, la marque de la fin de l'analyse c'est la satisfaction, écrit Lacan dans « La préface à l'édition anglaise du séminaire XI ». Dans cette perspective, la direction de la cure pour l'analyste est marquée par une visée : « donner » cette satisfaction qui devient « l'urgence à quoi préside l'analyse » et dont les conséquences sont imprévisibles pour le sujet et pour l'Ecole car c'est sur un affect que se termine l'analyse, ce qui laisse place à l'inédit.

Paris juin 2011

[1] J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » dans *Autres écrits*

[2] *Ibid.*

## CERTAINS EFFETS ET AFFECTS RELATIFS AU RÔLE DE PASSEUR

Roser Casalprim

Il y a 5 ans déjà que j'ai eu l'occasion de faire partie du dispositif de la passe dans le rôle de passeur, au moment où pas beaucoup de gens étaient animés à passer par l'expérience. Malgré cela, j'ai eu l'occasion d'écouter le témoignage d'un passant. Je vais traiter brièvement sur certains des effets qui se sont produits pour moi, depuis le moment que j'ai su que j'avais été désignée pour cette fonction et, plus tard, tout au long du processus où le passeur intervient.

1. Mon analyste m'avait communiqué que j'avais été désignée pour cette fonction. Quelque temps plus tard, une fois fini l'exercice de la fonction, j'ai lu un « compte rendu » de la Commission de la Garantie du DEL-F4 de 2007 qui informait qu'il avait été largement discuté si l'analyste devait ou ne devait pas communiquer au passeur qu'il avait été désigné comme passeur ou laisser la tâche au passant après le tirage au sort des passeurs. Ce rapport disait que la responsabilité était laissée à chaque analyste et nous rappelait qu'il n'y avait pas de règle générale à ce sujet. Plus tard, ou plus ou moins au même moment, un bref débat a eu lieu sur la liste par rapport à cette question, étant considérée comme une « erreur » la communication de la part de l'analyste. Ceux qui avaient soutenu ce point de vue, s'appuyaient d'une intervention de Lacan, qui débâtait et confrontait avec d'autres analystes sur la place qu'il voulait donner aux passeurs dans le dispositif de la passe. Ce que Lacan souligne dans le texte « Interventions sur les exposés d'introduction de J. Clavreul, S. Leclair et J. Oury. » Séance du jeudi 1er novembre 1973", c'est ce que suit : "L'analyste désigne quelqu'un comme passeur et il ne lui demande pas son avis"(1) À la même époque, 1973, Lacan dira aussi: « (...) J'ai expressément demandé que les passeurs soient choisis seulement entre les plus récents et qu'ils soient choisis par son analyste, indépendamment de leur consentement » (2). Sans avoir travaillé en profondeur, à ce moment-là, les textes de Lacan à ce sujet, j'avais déjà pensé alors que ce n'est pas la même chose communiquer que demander l'opinion, communiquer n'implique pas demander l'avis ni le consentement. Ceci vint pour moi par d'autres chemins. De toute façon, sans plus approfondir sur ce sujet, dans mon cas, la communication de cette désignation de la part de l'analyste a eu plusieurs effets : le premier - déjà très commenté par d'autres collègues avec lesquels je conviens - était la surprise, puisque je ne l'attendais pas - effet qui se produit aussi lorsque le passant m'a téléphoné, bien que l'effet de surprise a été pour d'autres raisons -. D'autre part, cette communication a eu un effet de rétroaction sur la cure (aspect remarqué également par d'autres passeurs), et le plus important est qu'elle a produit, pour moi, un effet d'interprétation - je ne dis pas que le fût. Ceci m'a permis de localiser plus clairement le point où j'étais, bien qu'en partie je le savais déjà : une certaine impasse où je n'arrivais pas à franchir quelque chose et, fondamentalement, ceci m'a permis de me rendre compte que s'était ouverte la possibilité de pouvoir conclure, qui était équivalent à « ne plus retarder/dilater » (3) ou a ne plus demeurer indéfiniment dans le temps pour comprendre. Je m'étais toujours retardée beaucoup dans le temps pour comprendre, sans être en mesure de conclure sur des points cruciaux de ma vie et mon histoire.

D'autre part, il s'est ravivé l'intérêt pour des questions relatives à la psychanalyse en intension et, plus précisément, sur la passe et l'Ecole, intérêt qui était un peu endormi à ce moment-là.

2. Le premier contact avec le passant a également eu des effets : dans ce premier contact il m'a semblé écouter quelque chose dans la ligne de la hâte/urgence pour la rencontre et cela me troubla. Bientôt j'ai constaté qu'en réalité cela touchait ce point intime du « retardement/dilatation ». Là, j'ai commencé à me rendre compte, aussi, de l'importance que le passeur « soit à disposition » du passant pour favoriser l'expérience ou, si vous voulez, de ne pas entraver le passant avec l'imaginaire, le phantasme, etc.

3. Affects et effets produits par la transmission du témoignage au cartel de la passe : après six mois de la fin du témoignage du passant (un temps que m'a paru très long), j'ai reçu la communication que le moment de transmettre le témoignage au cartel de la passe était arrivé. Je me souviens d'une indication du cartel, que j'ai remercié, à propos de que par souci d'efficacité de la procédure, il serait bien d'essayer

de construire le témoignage, dans la mesure du possible, avant la rencontre. Bien que je disposais de quelques notes, je me demandais ¿comment construire un témoignage ? Ce n'était pas comme la construction d'un cas clinique, je ne pouvais pas avoir recours non plus à aucun savoir de la doctrine à cet égard, il s'agissait donc d'autre chose. Avant d'essayer d'élaborer le témoignage par écrit pour la transmission au cartel, l'angoisse apparut, la même angoisse qui surgissait chaque fois que j'affrontait un papier blanc avant de commencer l'écriture d'un texte propre. Maintenant, il ne s'agissait pas exactement d'élaborer un texte propre – bien que j'y étais impliquée –, mais de la transmission de l'écoute d'un témoignage. J'ai sorti de l'angoisse quand je conclus que peut-être il s'agissait de centrer la transmission sur les points les plus remarquables ou les plus sensibles du témoignage du passant, en acceptant que ce qui était en jeu dans la transmission était aussi, ou principalement, un ne pas savoir (non savoir). J'ai trouvé alors un « fils conducteur » - comme une feuille de route - pour la transmission de l'expérience, qui m'a permis d'élaborer, de « construire » quelques-uns des points les plus importants du dire du passant et des questions formulées à partir de l'écoute réalisée. J'ai aussi fait attention à traduire le mieux possible à la langue française certains des signifiants clés – quelques-uns intraduisibles - transmis par le passant. De toute façon, plus tard, au cours de la transmission j'ai m'aidé rendu compte qu'il n'était pas une question de langues.

À ma surprise, quand je me suis rencontrée avec le cartel, je m'ai oublié des notes, de la parole écrite et, aussi, à travers les questions et les demandes de précision des membres du cartel, la fluidité apparut, il n'était pas nécessaire de s'attacher aux notes. Depuis lors et jusqu'au présent, l'angoisse n'a plus revenue devant une feuille blanche avant de commencer un texte écrit. Sans doute, pour moi, ceci est lié aux effets -entre d'autres -de ce moment-là.

#### 4. Des effets dans la cure.

J'ai déjà mentionné antérieurement, certains de ces effets pendant l'exercice de la fonction de passeur (rétroaction sur la cure, etc.), mais je veux souligner aussi certains des effets postérieurs, certains parce que je m'en suis rendue compte après-coup, d'autres parce qu'ils se sont produits plus tard et d'autres parce que je m'en rends compte encore maintenant. De tout cela, en particulier, je souhaite mettre en relief ce que j'appellerai un « effet de précipitation » dans le double sens de « la production d'un précipité » (dans une solution chimique) et de l'«accélération d'un processus », dans ce cas du processus analytique, que même si commença avec la désignation, il toucha aussi et contribua, après la participation dans le dispositif, à un pas de plus autant dans la relation de séparation de l'analyste, comme à la sortie de la position d'analysant et des effets conséquents d'un changement de position par rapport à la direction de la cure des analysants, etc.

Plusieurs années après, et aussi par ces effets, j'ai commencé à prendre en considération la possibilité de l'expérience de la passe. Mais ceci correspond déjà à un autre moment.

Pour conclure : malgré le fait que, à mon avis, la passe est une expérience de vérification complexe, je crois qu'il est important de la soutenir et de l'approfondir même si ce n'était que pour les effets que produit participer au dispositif, que dans mon cas, je considère d'une grande valeur.

(1) Lettres de l'École freudienne, n° 15, 1975, pàgs. 9-28.

(2) J. Lacan. Sobre la experiencia del pase. 3 de noviembre de 1973. Ornicar? n° 1

(3) « Dilater » a aussi en espagnol le sens de « *différer* », « *retarder* ».

## CONSIDERATIONS SUR UN AMOUR PLUS DIGNE

Sandra Berta

En 1973, dans la « Note italienne [III](#) », Lacan nous avertit qu'on attend de la psychanalyse une conséquence, un changement du *parlêtre*, *humus humain*, par rapport à l'inconscient qui *le travaille*. Le dit changement peut en promouvoir un autre quant à l'amour « pour faire l'amour plus digne que le

foisonnement de bavardage [2]. ». Rappelons que le contexte de cette phrase se réfère à une des conséquences de la fin : la passe. La passe n'est pas condition de la fin, mais elle peut en être une conséquence, par choix. C'est peut être pour cela que à la suite de ce paragraphe conclusif il rappelle les mots de Saint Thomas qui, à la fin de sa vie de moine, a dit : *sicut palea*.

A l'occasion d'un commentaire de texte particulièrement [3]stimulant, j'ai repris cette affirmation de Lacan en m'interrogeant sur le statut de cet *amour plus digne* à la fin de l'analyse et sur les conséquences possibles, à l'égard de l'amour de transfert. Cela m'a permis de revisiter les élaborations de Lacan sur la *lettre d'amour* et la *lettre d'amur*, pour en dégager certaines considérations sur la fin d'analyse...

Je souligne que, dans le contexte de la « Note italienne », ce que j'entends par *amour plus digne* c'est le rapport du parlêtre à l'inconscient. Cela évoque une autre affirmation de Lacan, quand il définit le transfert, chiffré dans le SsS : « C'est pourquoi le transfert est de l'amour [4], amour qui se dirige au savoir. Avec ce savoir, la vérité-pas-toute, a un tel rapport qu'elle y crée une place qui dénonce le savoir. Cependant ce savoir doit continuer à être inventé. Comme il le soutient dans le Séminaire de cette même année, 1973 : face au *troumatisme*, le *trou* du réel, il n'y a que l'invention. Voilà donc les considérations que je vous propose dans ce prélude, qui n'est qu'un essai – tentative de réflexion sur la clinique.

### *Des débris de l'amour*

Si je me propose de traiter de ce passage de « l'amour du savoir » à « l'amour plus digne », ce n'est que parce que je comprends qu'il intéresse un nouveau traitement de ce qui du transfert a été intransférable. Manoel de Barros, poète brésilien, le transmet dans ces vers :

[...] *Je suis un attrape-détritus :*

*J'aime les restes*

*comme les fines mouches*

*J'aimerais que ma voix ait la forme d'un chant*

*Parce que je ne suis pas du type informatique :*

*je suis plutôt du type inventionatique*

*Je n'utilise le mot que pour composer mes silences*

### *L'amour du savoir*

Quand Lacan dénonce le *bavardage*, il dit que celui-ci répond au savoir inconscient que Freud a nommé *humus humain*. Ce savoir, en partie inventorié, se met au service de l'imagination. Il vaudrait mieux, avertit Lacan, que l'on puisse, dans ce nouage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, souligner ce que les deux premiers ont à dire à cet égard. c'est ce que Lacan évoque quand il dit : « L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à s'apparoler à cet appareil-là [5] ».

En fait, les différents abords du transfert ont toujours visé la question de l'inconscient. C'est un fait de structure : le transfert c'est l'inconscient structuré comme un langage. Et nous savons que, structuré comme langage, l'inconscient témoigne d'un savoir qui, en grande partie, échappe au parlêtre. Un savoir qui demeure énigmatique quant à la portée des effets de langage de l'humus humain. Si « l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec la langue », et si celui à qui je suppose le savoir : je l'aime ; alors on a un lien entre savoir et amour.

La question du sujet supposé savoir est l'axe central du transfert. Une analyse va dans le sens de la chute du sujet supposé savoir avec la concomitante révélation de la fonction de l'amour au savoir : suppléer au manque de la relation qu'il n'y a pas. Mais la vérité est toujours impuissante à dire le trou de l'inconscient. On a l'impression que le transfert travaille, se bagarre entre le savoir et la vérité. Une analysante, à la fin de son analyse dit : « rien de plus, il n'y a pas de dernier mot ». Dans ce mouvement on constate que : « qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet [6] ». Colette Soler privilégie cette formulation pour nous dire que cette affirmation est « l'ombilic fondateur [7] » de tout ce qui sera réélabéré en ce qui concerne l'inconscient réel.

En 1973 Lacan dit que le transfert : « n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le

savoir, qui existe dans le langage [8].». Toutefois, il nous dit que sa « connerie » c'était de penser que S1 et S2 faisaient chaîne. Cette formulation de Lacan nous trouble. Là, dans la chaîne, il n'y avait plus que le rapport de trois, dans lequel le troisième élément c'est le déchiffrement du S1-S2. Si le langage est effet de ce qu'il y a le *signifiant Un* ; le savoir est la conséquence de qu'il y a l'*autre*. C'est cet « il y a l'autre » qui était en jeu dans le mathème du transfert. Il s'agit d'un moment privilégié pour marquer le passage de l'inconscient articulé comme chaîne à l'inconscient nodal concomitant de la logique modale.

Après avoir parlé de l'impuissance de l'amour : « L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui? – deux sexes [9]. », Lacan définira l'amour dans une autre perspective. L'amour, dit-il n'est pas autre chose qu'un dire extraordinaire, un événement. « Ce dire, ce dire de l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là, dans ce qu'il faut bien appeler l'inconscient [10]. ». Je souligne les rapports entre événement et contingence, cette dernière étant ce qui ne *cesse de ne pas s'écrire*. Oui, l'amour s'écrit par une contingence, et la lettre d'amour sera différente de la demande d'amour, demande qui est de l'ordre du nécessaire : *qui ne cesse de s'écrire*. Il me semble qu'à ce moment-là, l'appel à la lettre d'amour et la lettre d'(a)mur se réfère à la fonction de la lettre dans le discours. Le discours en tant que lien social qui se fonde sur le langage, l'écriture étant un effet de ce lien [11].

### *L'amour et l'amur*

Quand Lacan parle de l'amur, avant même de parler de la lettre d'amour, il se réfère à un objet : la voix. Les murs de la chapelle de Sainte-Anne, où son Séminaire a eu lieu répercutent sa voix. Et Lacan crie : vous m'entendez ? Et il dit encore que lui et ceux qui l'entendent jouissent parce que les murs les font jouir... parce qu'ils les font parler. L'homme, *l'humus humain* gémit « parce que dans le babillage, le bafouillage, tout se produit - mais pour choisir, il a dû s'apercevoir que les K ça résonne mieux du fond, le fond de la caverne, du dernier mur, et que les B et les P ça jaillit mieux à l'entrée, c'est là qu'il en a entendu la résonance [12]. ». Cet objet *a*, la voix, « tout à fait étranger à la question du sens [13]. », s'écrit dans la lettre de l'amur, à travers la r.e.s.o.n, de la résonance – raison, du réel, vu que c'est là où la question de la logique mathématique s'annonce. Le mur topologique de la bouteille de Klein écrit l'amour comme castration qu'il y a entre l'homme et la femme. Ce discours de Lacan sur la voix, apparemment sans but précis, est l'index de la lettre en tant que production du discours, notamment du discours analytique.

Il y a des murs et il y a l'amur [14]. Dans ces murs qui font tourner les quatre discours, il me semble que la lettre d'amur excède la lettre d'amour. C'est un fait que la lettre, cet équivoque du signifiant, dans ce contexte, se réfère au rapport de la lettre à la jouissance. Mais de l'amur part ce qui est capable de répondre de la jouissance du corps de l'Autre. Lacan, au début du séminaire *Encore*, quand il se demande d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, ni suffisante, de répondre de la jouissance du corps de l'Autre, répond : « Ce n'est pas l'amour. C'est ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon par la chapelle de Sainte-Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler l'amur [15]. ». Qu'est-ce qui est capable de répondre de la jouissance de l'Autre, à ce moment-là ? « Les conditions de jouissance [16]. ». Et ce qu'on compte c'est les résidus, les débris de la jouissance. C'est ce réel du mystère du corps parlant, mystère de l'inconscient qui s'écrit dans l'amur de l'(a)sexué. La jouissance de l'Autre n'est pas signe d'amour, est signe d'amur.

Je crois que la lettre d'amur écrit les conditions de jouissance, les écrit comme événement, comme événement de corps (contingence). C'est en ce sens-là que l'écriture de la lettre est solidaire de la fonction de l'écrit dans le discours du psychanalyste [17], qui écrit le S1. Dans ce discours où s'écrit la fonction de la lettre ce qui doit être privilégié c'est la dimension de la bêtise. Dans la lettre d'amour par contre « on voit les signifiants copuler amoureusement dans la profusion du bavardage [18]. », elle suit la voie du sens, solidaire de la métaphore de l'amour, c'est-à-dire : du discours du maître (S1-S2), qui ne cesse de s'écrire (nécessaire), et dans lequel la lettre/cause (*a*) est derrière, derrière le mur. Comme je l'ai dit auparavant : il y a des murs et il y a l'amur. Le 6 janvier 1972, Lacan évoque les vers du poète « entre l'homme et l'amour il y a la femme [19]. », mais en les évoquant, se trompe : « entre l'homme et la femme il y a l'amour », dit-il, et ajoute qu'il s'agit d'un problème. Un an et demi après, il retourne au destin et au drame de l'amour et les indique comme produit du passage de la contingence au nécessaire.

Ici, je propose que la lettre de l'amour, dans son statut de lettre se réfère à « Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant [20]. ». C'est ainsi que la *lettre d'amour* peut en venir à un dire du « bord du trou dans le savoir [21]. ».

### *L'amour plus digne*

Tout amour s'origine d'une rencontre. Si le drame de l'amour va de la contingence au nécessaire, *l'amour plus digne* est ce qui *passé* dans le trajet du nécessaire au possible (*cesse de s'écrire*). Voilà le parcours d'une analyse : du bavardage de l'amour de transfert dont l'ouverture est le sujet supposé savoir, jusqu'à l'amour plus digne, qui du savoir supposé a constaté *l'insu*, c'est-à-dire, l'intransférable. De l'amour de transfert à l'amour plus digne s'extraient les *conditions de l'acte* [22] pour soutenir la réalité sexuelle de l'inconscient, dans chaque analyse.

Être dupe de l'inconscient c'est savoir l'accompagner à partir d'une position dans laquelle on le laisse divaguer, flâner, errer. Je crois que ceci est une des conditions de possibilité de l'acte analytique dans la direction de la cure, et par conséquent, la condition de l'interprétation. Divaguer flâner par cet ensemble ouvert du savoir de chacun. Voilà comment l'on peut comprendre l'amour plus digne. Dans ce cas-là, un amour plus digne implique l'éthique du bien-dire de l'inconscient qui induit le parlêtre à rencontrer l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre... (c'est l'amour, l'amur, le mur).

Une fin d'analyse cesse d'écrire ce que *l'humus humain* a à faire avec l'inconscient qui l'affecte par la bêtise du blabla ? Non ! Alors, que reste-t-il, pour ne pas faire de ce trou un culte, pour ne pas se laisser à oublier le *troumatisme* ? Inventez ! – crie presque Lacan.

Ou comme dit Manoel de Barros : « Quatre-vingt-dix pour cent de ce que j'écris c'est de l'invention. Seulement dix pour cent est du mensonge ». Cette phrase fait le titre de sa *desbiographie*, et le mène à dire « et si je vous dis maintenant que je suis allé à la boulangerie, et que j'y ai acheté du pain C'est un mensonge. Je suis ici, je ne suis pas allé à la boulangerie, je n'ai pas acheté de pain. Et l'invention c'est un truc profond. Ah, cette chose qu'on dit "lui, il veut dire ceci ou cela". Je ne veux rien dire, mon pote ! Je suis en train de faire un truc avec les mots et ça serait comme si on écoutait de la musique ».

Le non su qui se sait par le travail de transfert est différent de ce qui se recueille comme preuve de vérité : l'insu. Invention, création. Évocations de l'inconscient et de *l'amour plus digne, ding, dignité* [23].

Un amour plus digne peut nous permettre de vivre, peut nous permettre de jouir de la contingence des rencontres. Ça cause dans l'amour. Ça fait cause dans la clinique.

São Paulo, juin 2011

*Traduction : Dominique Fingermann et Cícero Oliveira*

[1] Lacan, J. (1973). « Note italienne » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

[2] *Idem*.

[3] Nominé, B. Amor e sintoma. « Os laços do amor e o nó do sintoma ». In: *Stylus, revista de psicanálise*, n. 16, maio de 2008, pp.77-78. (a)

[4] Lacan, J. (1973). « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits ». In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

[5] Lacan, J. (1969-1970). *Le séminaire, livre XVII : L'envers de la psychanalyse*. Paris, Édition ALI, s/d., p. 57.

[6] Lacan, J. (1969). « Résumé du séminaire « L'acte psychanalytique » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

[7] Soler, C. *Lacan, l'inconscient réinventé*. France: Presses Universitaires de France, pp. 21-23.

[8] Lacan, J. *Le Séminaire, livre XXI: Les non-dupes errent (1973-1974)*. Paris : Édition ALI, s/d., cours du 11/12/1973.

[9] Lacan, J. (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975, p.00.

[10] Lacan, J. *Le Séminaire, livre XXI: Les non-dupes errent (1973-1974)*. Paris : Édition ALI, s/d., cours du 18/12/1973, p.64.

[11] Dreyfuss, J-P, Jadin, J-M e Ritter, M. *Écritures de l'inconscient*.

[12] Lacan, J. (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975.

[13] *Idem*.

[14] Je suggère la lecture des textes de B. Nominé cité ci-dessus et le texte « Champ Lacanien, champ freudien » In : *Revista Heteridade n.1. Revista Internacional dos Fóruns do Campo Lacaniano*, 2001.

[15] Rabinovich, D. S. *Modos lógicos del amor de transferencia*. Buenos Aires: Manantial, 1992.

[16] Lacan, J. (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975.

[17] *Ibid.*

[18] Je remercie à Conrado Ramos pour les éclaircissements donnés à ce propos-là dans sa présentation du chapitre II du Séminaire XX le 13/04/2009 – FCL-SP.

[19] Lacan, J. (1971-1972) *Le savoir du psychanalyste*. Édition ALI, s./d., cours du 06/01/1972, p.47.

[20] Nominé, B. p. 81 (a).

[21] Lacan, J. (1971). « Litturaterre » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

[22] *Ibidem.*

[23] Je remercie à Dominique Fingermaun pour ponctuer la résonance, l'équivoque de « dignité ».

## SUITES ET FINS

Michel Bousseyroux

Suites et fins au pluriel : c'est le cas de le dire en ce qui concerne l'analyse de l'Homme aux loups, dont on peut évaluer les retombées tardives depuis la publication en 1971 – il avait plus de quatre vingt ans – de ses souvenirs recueillis entre 1958 et 1970 par Muriel Gardiner, ainsi que de ses entretiens entre 1974 et 1976 avec Karin Obholzer. On connaît les suites de son analyse avec Freud, comment et pourquoi Freud en a pressé la fin et comment et pourquoi il a préféré par la suite le diriger vers un second divan, celui de Ruth Mack Brunswick.

La fin de l'analyse avec Freud était un commencement, le commencement du pire : elle coïncide avec l'assassinat de François-Ferdinand le 28 juin 1914, d'où s'ensuivit la guerre puis la révolution bolchevique qui allait faire perdre au Russe d'Odessa sa patrie et toute sa fortune, ravivant en lui la béance imaginaire du phallus. À lire le compte rendu que donne Freud de cette analyse en octobre 1914, on mesure à quel point dans cette analyse il a fallu que le désir de l'analyste passe en force. Que l'analyse avec Freud ait pris fin tient à Freud, à son désir d'analyste, qui aura été de faire passer l'histoire de la névrose infantile de Sergéi Petrov au réel.

On sait que Freud tenait beaucoup, parce que c'était sa pièce à conviction contre la théorie de Jung, à la véracité chronologique de sa reconstitution de la scène primitive à partir du rêve des loups blancs perchés sur un noyer, lequel donne à lire, dit Lacan, « la structure du fantasme à l'état pur », avec sa fenêtre grande ouverte qui fait pour le sujet entrée dans le réel – laquelle reste encore à forcer, son bouchon d'angoisse étant à forer.

Mais ce n'est pas le fait que le petit Serguéi ait été réellement témoin, à un an et demi, par une chaude après-midi d'été, à cinq heures, d'une sieste, crapuleuse ou non, entre ses parents, qui prouve le réel. La passe au réel dont Freud s'est fait le passeur a pu se faire grâce au dernier rêve de cette analyse, celui où S.P. rêve qu'un homme arrache ses ailes à une *Espe* et où, dans l'énoncé du rêve, l'esp d'un laps, s'élide le W de *Wespe* qui soudain donne à entendre à S.P. qu'il prononce ses propres initiales. Cette lettre W est certes le W de *Wolf* (loup) et elle redouble le V romain de la cinquième heure du fantasme. Elle chiffre, en particulier dans la phobie des papillons aux ailes en forme de poire, la jouissance sexuelle comme jouissance d'ouverture et de déchirure. Mais ce n'est pas par là, ce n'est pas par le sens qu'ont les nombres jusqu'à six maximum, comme le soutient Lacan (*Autres écrits*, p. 554), que ce nombre V est, comme le W qui l'élève au chiffre, du réel.

Une chose est la fonction de jouissance sexuelle que dénonce le sens du nombre apparu avec le dessin du rêve de l'arbre couvert de cinq loups. Une toute autre chose est la fonction de réel que prend, comme signe de la jouissance opaque de l'Homme aux loups dans son rapport à sa mère, la matérialité graphique de la lettre W comme porteuse d'un savoir joui hors-sens. Certes, on peut toujours déchiffrer le sens joui du désir dans le rêve de l'*Espe* comme un « Je m'arrache à Grouscha et à sa menace de castration » (ce que fait Freud) ou bien comme un « Arrachez-moi, S.P., à l'emprise de ma mère ! » (ce que fait Leclaire). Mais, au delà, ce qui émerge du mi-dit de ce rêve, c'est l'inconscient réel, savoir sans sujet *mais pas sans signe-à-taire*, dont S.P., l'esp d'un laps, signe *sonorement* (« *Espe* ») le poème ! Quel aura été l'effet de cette signature de fin (provisoire) d'analyse avec Freud ? Son effet majeur aura été, probablement, de nouage au cinquième rond de l'angoisse, celle-ci y prenant alors sa fonction nodale, comme nominatrice du réel.

Dix ans plus tard, ce réel fait retour sur le corps de l'Homme aux loups, sur le bout de son nez et à travers le miroir, lieu topique de la faux du temps. La régression topique au miroir mortifère fut déclenchée par le fait qu'en juin 1926 Freud demanda à l'Homme aux loups de lui confirmer par écrit l'exactitude du récit du rêve des loups. Celui-ci lui répondit qu'il confirmait et rajouta même, à l'appui, deux souvenirs d'enfance où il est question de castration. Très vite explose alors un délire de persécution, centré sur un professeur de dermatologie qui lui a annoncé que sa cicatrice blanche sur le nez est impossible à effacer. Il suffira de cinq mois d'analyse avec Mack Brunswick ( en analyse et en contrôle avec Freud), qui sut faire montre, dit Lacan, de ce que les Chinois appellent la douceur malléable de la femme, bienvenue dans la manœuvre du transfert psychotique, pour qu'il guérisse de ce délire qui avait pris la forme d'un discret pousse à la femme (il utilisait compulsivement le miroir de poche et le poudrier de sa femme).

Le remarquable de cette seconde tranche d'analyse est que l'analyste y a réussi non seulement à démanteler l'identification de l'Homme aux loups au fils préféré de Freud mais aussi et surtout à briser l'icône qui aliénait l'analysant dans un fantasme masochiste de Pietà. Lacan voit juste quand il examine le cas de l'Homme aux loups dans son séminaire de 1952-53 : Ruth Mack Brunswick a réussi là où la sœur, à la fois trop proche de lui et trop proche du père, avait échoué. Ruth Mack Brunswick dira en 1945 que cette analyse avait apporté un matériel nouveau et des souvenirs jusque là oubliés concernant sa sœur aînée Anna. Un rêve de fin de cette tranche d'analyse, où l'analyste est figurée en page de théâtre que le sujet embrasse sur ses genoux, fait passer à l'inconscient cette jouissance de transfert à l'analyste en place d'Anna, passage à l'inconscient à partir duquel l'Homme aux loups retrouve une position active virile qui, en le sortant de la jouissance passivante paranoïaque, traduit une satisfaction de fin.

Cette jouissance en miroir avait son empreinte littérale dans un jeu d'enfants que l'Homme aux loups relate à la journaliste Karin Obholzer. Anna, qui avait toujours peur d'avoir le nez rouge, jouait à demander sans cesse à son petit frère : *Esanetor* ? C'était le palindrome de *rote Naze*, nez rouge en allemand. Or, la finale *tor* de ce mot de passe est, relèvent Nicolas Abraham et Maria Torok, un signifiant de lalangue maternelle russe qui est le passé d'un verbe qui, en russe, est homophone de « sœurette » et qui signifie froter, blesser, polir.

C'est donc bien dans cette scène en miroir des jeux interdits de l'enfance que se jouait déjà, vers l'âge de trois ans, dans la commutation entre le T et le R du son *rot* de allemand au son *tor* du russe, la passe précoce à lalangue – à *lannalangué* – du petit Serguéi.

13 juin 2011